

NICOLAS BOUVIER : PASSANT ET PASSEUR  
CONSIDÉRATIONS GÉOPOÉTIQUES  
À L'USAGE DE L'ARPENTEUR

Alexandre Gillet

RÉSUMÉ

En désignant du terme de « passeur » le tas de pierres jonchant le sommet du col, Nicolas Bouvier fait plus que de prêter un caractère et des qualités intrinsèques au cairn. Il s'engage, à la façon du poète, sur « le chemin vers les choses ». Pour le passant comme pour l'arpenteur, suivre un tel chemin c'est venir converser avec la chose elle-même. C'est aussi devenir à son tour un passeur, sachant que celui-ci fera passer la frontière (contrebandier alors) à toutes sortes de choses et de gens. La pierre déposée dans le cairn est, à cet égard, fondamentale. Avec elle, une nouvelle *géographie concrète* se fait jour. Une géographie où la partie est considérée conjointement au tout, à l'instar de la pierre et du cairn et, peut-être aussi, à l'instar de ce lieu et du monde. En compagnie de Nicolas Bouvier, comme en présence du cairn, le monde se tiendrait là, tout contre soi, dans l'usage qu'on en fait. Un monde englobant, où tant le passant que le passeur nous répètent qu'au-delà du point de vue il importe de s'y comprendre et de s'y reconnaître *partie intégrante*, nullement isolée. Une idée que partagerait Elisée Reclus, lui dont la passion pour les cartes rondes nous fait penser que le géographe ne devrait point séparer la question de la mesure du monde de celle de son usage.

*Nous ne faisons pas partie de ceux qui n'ont de pensées que parmi les livres, sous l'impulsion des livres, – nous avons l'habitude de penser en plein air, en marchant, en sautant, en grim pant, en dansant, le plus volontiers sur les montagnes solitaires ou tout près de la mer. Là-bas où les chemins mêmes deviennent problématiques.*

Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*



*Col des Martinets* © Alexandre Gillet.

La première carte ou le premier arpenteur venu vous le dira : le monde et ses continents sont parsemés de routes, chemins, pistes ou sentiers qui se mêlent, se croisent, hésitent et mènent pour certains à des cols. La passe à peine franchie, le passage tout juste frayé, très vite on se retourne – comme les Afghans interrogés par Nicolas Bouvier à Kaboul au mois de décembre 1954 – sur *le passage en soi*. Alors véritablement transporté en dehors de soi-même :

À Kaboul, ceux que j'interrogeais sur le Khyber ne trouvaient jamais leurs mots : « ... inoubliable, c'est surtout l'éclairage... ou l'échelle... ou l'écho peut-être, comment vous dire?... » puis ils s'enferraient, renonçaient et, pendant un moment, on les sentait *retournés en esprit dans le col*, revoyant les mille facettes et les mille ventres de la montagne, éblouis, transportés, hors d'eux-mêmes, comme la première fois<sup>1</sup>.

---

1 Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, Genève, Droz, 1963, p. 372. C'est nous qui soulignons.

Sur le col, en effet, la limite entre le dehors et le dedans, entre deux versants, deux pays, deux horizons, entre soi et le monde mais aussi plus concrètement parlant, entre le passeur – car ainsi aime nommer Nicolas Bouvier le tas de pierres marquant le sommet du col comme ses chemins ou sentiers liges – et le passant, est bien difficile à établir, sinon à qualifier. Au premier regard pourtant rien qui vaille de s’y arrêter. Le tas de pierres demeure apparemment pur amoncellement de pierres. Quant au passant, il se fait tout bonnement marchand en quête de bonnes affaires, simple badaud, ou encore rôdeur.

Heureusement, entre passant et passeur, la limite est étroite et le passant, assez naturellement d’ailleurs, passe outre. Ce faisant, il s’engage à la façon du poète sur « le chemin vers les choses<sup>2</sup> ».

Pour le poète, prendre le chemin vers les choses, c’est aussi repenser ce qu’il entend par « poésie », pour finalement nous confier : « Je ne pars jamais des mots pour aller aux choses, toujours l’inverse<sup>3</sup> ». Cette poésie devenant, nous le verrons plus loin, une véritable poétique, un usage du monde. Pour le poète passant le col, tout comme pour ceux qui l’ont précédé à cet endroit, prendre le chemin vers les choses c’est, au lieu-dit du col, aussitôt se retourner, et sur le chemin parcouru et sur l’horizon ouvert. C’est reconnaître le cairn en face de soi et y déposer une pierre.

Le tas de pierres simplement un peu plus haut, un peu plus rond, pas forcément plus solide. La pierre, quant à elle, enfin saisie, soupesée puis disposée, trouvant pour ainsi dire sa place : et nous dans le même temps.

Un instant seulement, mais cela suffit.

Cela suffit parce que *quelque chose* vient de se passer là, quelque chose vient de passer entre passant et passeur.

---

2 Nicolas Bouvier, *Fiches Japon*, fiches A6 manuscrites, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1956. Trouvée dans ses papiers du *Premier Japon*, c’est-à-dire le Japon de son premier séjour (octobre 1955 – octobre 1956), la phrase-mantra « le chemin vers les choses » désignerait avec justesse chez Nicolas Bouvier non seulement son approche de la poésie, mais toute sa poétique, sa manière même de vivre et l’écriture et le voyage.

3 Nicolas Bouvier, « Comme un brigand qui vous ravit », *L’Hebdo*, n° 52, 1997, p. 45.

Seulement « quelque chose » ? Pas sûr, car pour celui qui est « exactement attentif à CE QUI EST LÀ<sup>4</sup> », le monde n'est jamais très loin.

Le monde se tient là. Dans les choses. Tout contre soi.

Aussi, chez Nicolas Bouvier, le geste de déposer une pierre dans le cairn est-il empreint de reconnaissance. De là, il fait sens et résonne à la manière d'un hommage, un « hommage du passant à ce “passeur” taciturne<sup>5</sup> ».

Le monde se tiendrait donc à l'abord direct des choses. Le monde – c'est-à-dire l'ici et l'ailleurs d'un coup réunis, ne faisant qu'un – tenant presque dans la main. Comme les pierres dans le cairn, comme ces pierres qui, avec on ne sait quoi, tiennent, le monde tiendrait dans la partie plutôt que dans le tout, dans le détail, dans l'attention *portée*.

Voilà donc l'étonnante leçon offerte par le passage sur le col. Là où un horizon en rencontre un autre, là où notre regard serait naturellement porté à se diriger vers les lointains, notre attention se porte plutôt sur les traces fugaces et pourtant présentes du passage. Des traces qui parfois rejoignent les tracés d'itinéraires...

D'ailleurs, c'est bien à l'endroit du col, ce lieu singulier, qu'on sera tenté de déplier la carte, déjà maintes fois prise en main en chemin. Façon de dire que l'efficace du cairn et l'efficace de la carte se rejoignent bien souvent et en plus d'un lieu, surtout lorsqu'il s'agit de se repérer ou de se situer. Du reste, replacés dans l'histoire longue, carte et cairn ont partie liée. Selon Charles Perron, un des cartographes avec qui Élisée Reclus collabora étroitement dans l'aventure éditoriale de la *Nouvelle géographie universelle*, la carte trouverait ses origines dans les figures tracées à même le sol à l'aide d'un bâton dans le dessein d'être partagées. Figures qui désignaient la route

---

4 Nicolas Bouvier, *Charles-Albert Cingria en roue libre*, Genève, Zoé, coll. « Écrivains », 2005, p. 33.

5 Nicolas Bouvier, « Le silence des cols », dans Nicolas Bouvier, *Histoires d'une image*, Genève, Zoé, 2001, p. 62.

à suivre, les repères à reconnaître<sup>6</sup>, et parmi lesquelles, bien sûr, on trouvait des cairns, ces artefacts humains, de tout temps bien connus, construits avec les matériaux trouvés sur place, le plus souvent des pierres.

Aussi riche le dialogue cairn-carte puisse-t-il être, notre attention se portera d'abord et avant tout, dans ces lignes, sur le cairn en tant que passeur. Nous laisserons dès lors à la carte le soin d'éclairer tel ou tel propos, de faciliter notre démarche pour enfin, sur les traces de Nicolas Bouvier, nous en servir comme *vade-mecum*.

Prêts, nécessairement, à aller par tous les chemins, à passer tous les cols...

## 1

Doit-on suivre l'avis du spécialiste (en l'occasion «hodologue<sup>7</sup>») pour qui le col est compris comme le «passage nécessaire<sup>8</sup>»? Oui, assurément. Surtout s'il s'agit de passer outre telle barrière de monts ou suite de chaînes, et de mesurer telle ou telle contrée nouvelle à la manière de l'arpenteur.

À la réflexion, le col serait en vérité le passage nécessaire à tout arpenteur qui déciderait simplement d'aller et venir à grands pas, de rôder çà et là, non pas afin de mesurer cette parcelle-ci, cette région-là ou encore ce proche pays, mais bien afin d'en user et de s'user en même temps. Autrement dit, il serait le passage obligé à tout arpenteur qui parcourt le monde tout en prenant quelque distance avec les lieux communs du voyage.

Cet *usage* nous est fort heureusement bien connu grâce à Nicolas Bouvier. Pensons à son premier livre, *L'usage du monde*, récit relatant le voyage débuté dans les Balkans à l'été 1953 et s'étant achevé au sommet du Khyber Pass une année et demie plus tard. Imaginons l'auteur gravissant les lacets de tel col

---

6 Charles Perron, *Une étude cartographique. Les mappemondes*, Paris, Éditions de la Revue des idées, 1907, p. 6.

7 Spécialiste des routes et des chemins. Du grec «hodos» (route).

8 Pierre Fustier, *La Route: voies antiques, chemins anciens, chaussées modernes*, Paris, Éditions A. et J. Picard & Cie, 1968, p. 7-8.

des Alpes ou de l'Azerbaïdjan iranien, montée ponctuée d'une suite d'instantanés où la fatigue le rattrape, instantanés qui peuvent se rapprocher de ceux que le poète se verra véritablement offrir, «instantanés furtifs où *le monde nous englobe* dans une évidence éperdue<sup>9</sup>».

En compagnie du poète, le col et ses alentours tiennent donc non seulement comme « lieu de passage » mais également comme l'occasion d'une présence renouvelée au monde. Sur le col, là où la vue porte loin, là où le passage semble gagné d'avance par l'évidence – et par là peut-être nourrir un désir renouvelé de lointains –, tout semble se tenir, *tenir avec*, le continu comme le continent.

Pour ce qui est du « nôtre », je pense ici au continent eurasiatique, Nicolas Bouvier en a développé une conscience qu'on peut aisément qualifier d'élargie. La géographie littéralement singulière qui s'offre brusquement à lui, lorsque, au mois de mars 1955, après une descente merveilleuse de l'Inde, il quitte le sous-continent et traverse le détroit d'Adam pour atteindre Ceylan, en est la preuve. Dorénavant, une distance est de mise, sensation et sentiment mêlés. Chose qu'il ne lui avait jamais été donné de ressentir au passage des nombreux cols franchis en compagnie de Thierry Vernet entre la Turquie et l'Afghanistan. À peine débarqué sur l'île, il nous confie :

J'étais plus dépaysé que je ne l'avais été de longtemps. Pendant deux ans la « continuité continentale » m'avait servi de fil rouge. Les paysages, les trognes, les accents, la taille des oignons et l'odeur des galettes n'avaient jamais changé sans crier gare. Ces mille détails qui font la « façon » d'un pays, égrenés le long de la route, composaient une leçon discrète, murmurée, cohérente que je m'étais répétée cent fois, à l'envers et à l'endroit. Les verts pâles et les bruns de la carte réconciliaient le rêve et la pédagogie. Où irons-nous demain ? Je m'étais attaché à cette école sans mensonges et, sans les interdits de la politique,

---

9 Nicolas Bouvier, *Kenneth White*, tapuscrit pour « Correspondances d'écrivains : Kenneth White et Nicolas Bouvier », Radio Suisse Romande, Espace 2, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1987. C'est nous qui soulignons.

j'aurais continué vers l'Est par la Birmanie et le Sud chinois. Hier j'avais quitté la géographie dépliée et le grand poumon de l'Inde. Ce soir j'étais dans une île<sup>10</sup>.

Avant cela, il y avait eu la « rencontre » avec l'Hindou-Kouch, lequel, plutôt qu'une frontière formidable, lui était apparu comme le centre, le véritable « carrefour du monde<sup>11</sup> ». Même Élisée Reclus, trois générations de voyageurs plus tôt, n'était pas allé jusque-là. Pourtant le géographe avait, dans son texte « East and West » (1894), déjà reculé les frontières de l'Europe jusqu'à ce point précis de la carte, situé à l'est des étendues désertiques du Baloutchistan, mais sans toutefois approcher l'idée d'une Eurasie unie, continue, bref continentale<sup>12</sup>. Peut-être butait-il sur la formidable barrière de l'Hindou-Kouch, du Karakoram et de l'Himalaya réunis où les cols lui semblaient d'un accès

---

10 Nicolas Bouvier, *Le poisson-scorpion*, Vevey, Bertil Galland, 1981, p. 25-26.

11 À propos de l'Hindou-Kouch, la description suivante est un régal pour les oreilles et les yeux. À l'égal d'une carte qui se déploierait devant lui, le texte projette véritablement le lecteur bien au-delà des premiers contreforts. De « simple » barrière, la chaîne de montagnes se fait ainsi seuil. Seuil que Nicolas Bouvier ne tardera pas à passer à son tour (et nous avec lui) : « Versant sud : un plateau brûlé, coupé de vallées-jardins, qui s'étale jusqu'aux montagnes de la frontière baloutch. Le soleil est fort, les barbes noires, les nez en bec. On parle et on pense pashtoun (la langue des Pathans) ou persan. Versant nord : une lumière filtrée par les brouillards de la steppe, les faces rondes, les regards bleus, les manteaux ouatinés des cavaliers ouzbek au trot vers leurs villages de yourtes. Des sangliers, des outardes, des cours d'eau éphémères sillonnent cette plaine à joncs qui s'incline en pente douce vers l'Oxus et la mer d'Aral. On est taciturne. On parle sobrement les dialectes turk d'Asie centrale. Ce sont plutôt les chevaux qui pensent. // Les soirs de novembre, le vent du nord descend sur Kaboul par bouffées, balaie les relents du Bazar et laisse dans les rues une fine odeur d'altitude. C'est l'Hindou-Kouch qui fait signe. On ne le voit pas, mais on le sent derrière les premières chaînes, tendu dans la nuit comme un manteau. Tout le ciel en est occupé. L'esprit aussi : au bout d'une semaine on n'a plus que la montagne en tête, le pays qui s'étend derrière, et à force d'y penser, on y va. » Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, p. 342. Repris en décembre 1964 dans la revue *Preuves* sous le titre « L'Hindou-Kouch, carrefour du monde ».

12 Il faut néanmoins relever que « [p]our Reclus, sans aucun doute, les civilisations orientale et occidentale relèvent du même monde : l'Ancien, l'Ancien Monde [...]. C'est pourquoi il n'utilise pas le terme de "fracture" entre les deux [...] mais plutôt celui de "séparation", de "contraste", de "distinction" ou de "divergence". Ce choix sémantique soulign[e] l'idée d'une origine commune de civilisation avant que "l'évolution humaine (ne) s'accomplisse différemment des deux côtés" (É. Reclus, "East and West", p. 478) ». Philippe Pelletier, « La grande séparation à résorber : L'Orient et l'Occident vus par Élisée Reclus », dans Collectif, *Actes du colloque Élisée Reclus et nos géographes : textes et prétextes*, Université de Lyon, cd-rom, 2006, n.p.

trop difficile pour permettre réellement le passage d'un versant à l'autre, *d'un continent à l'autre* : un passage qu'il espérait ouvert au plus grand nombre dans un avenir plus ou moins éloigné<sup>13</sup>. Un passage qui sera offert à Nicolas Bouvier.

La *continuité continentale*, le poète l'éprouvera à nouveau une quinzaine d'années plus tard, au mois de juin 1970, à la pointe extrême-orientale du continent, dans la péninsule de Corée. Derrière lui, trois séjours au Japon totalisant presque quatre années d'insularité vécue :

Du wagon, cent détails suggèrent qu'on a retrouvé la terre ferme, que sans les contraintes et conneries de la politique, un homme en bonne santé et en « état de marche » pourrait en un peu plus de deux ans regagner Genève, la Loire ou la Bretagne à pied, sans trop flâner en route, sans non plus se forcer<sup>14</sup>.

D'un bord à l'autre de l'*Eurasie*, on ne peut s'empêcher, avec Nicolas Bouvier, de penser plus rondement l'affaire, pour finalement être tenté d'y aller nous aussi :

Le Bosphore se franchit aisément à la nage. Les cols du Khyber ou du Kunjerab (qui donne accès au Turkestan chinois) se passent hiver comme été. Cette continuité existe. Je l'ai ressentie – furtif creuseur sur une fouille en Bactriane – en retournant avec ma main terreuse des monnaies du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. qui portaient des inscriptions – avers et revers – grecques, indiques et chinoises. Et retrouvée, quarante ans plus tard, à Tourfan (Sin-Kiang) en écoutant l'admirable musique des Turcs oïgurs, ses voix rêches, bourrées de sang, ses accents presque tsi-ganes. Après des années de séjour japonais, je suis inexplicablement rassuré de la percevoir ici<sup>15</sup>.

---

13 Élisée Reclus, « East and West », *The Contemporary Review*, Oct. 1894, p. 477-478, 487.

14 Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot, Petite Bibliothèque Payot, coll. « Voyageurs », 1993, p. 113. Dans sa lettre à Thierry Vernet, datée du 3 juin 1970, il parlera même du plaisir qu'il éprouve à retrouver le continent, ceci malgré une *géographie nouvelle*. (Cette lettre autographe fut présentée lors de l'exposition *Arts, savoirs, mémoire* au Musée Rath de Genève au mois de janvier 2007).

15 *Ibid.*, p. 115-116.



Cette continuité perçue et ressentie par le poète doit être rapprochée, selon moi, de la passion d'Élisée Reclus pour les globes et les mappemondes de la Renaissance, pour les cartes *rondes*<sup>16</sup>, seules capables, selon le géographe, de nous donner la véritable mesure de la Terre. Parce qu'il comporte des cartes à des échelles différentes, l'atlas, quant à lui, devrait être tabou<sup>17</sup> ou, sinon, dans tous les cas, complètement repensé. Vers la fin de sa vie, Élisée Reclus prolongera cette idée en projetant de réaliser avec des amis cartographes un atlas isométrique, un atlas composé de cartes rondes à la même échelle. Le projet, bien que novateur, n'aboutira pas. Ce qui motivait alors le *world-geographer*<sup>18</sup>, dans le contexte précis de l'éducation – et Reclus avait un haut sens de l'éducation! –, demeure pour le géographe d'aujourd'hui une question de taille : comment donner à penser et à vivre la rotondité de la terre ? Il ne semble pas que les images de « clairs de terre » ou les avancées cartographiques les plus récentes n'y soient encore parvenues. Peut-être s'agirait-il dès lors de se retourner sur la science géographique elle-même et sur les géographes qui ont essayé de la repenser ?

Élisée Reclus partagea avec un autre homme de son temps la particularité d'être à la fois géographe et anarchiste, anarchiste doublé d'un théoricien de l'anarchie : Petr Kropotkin. Pour prendre la mesure du projet de Reclus, et en guise de point d'ancrage à tout développement qui pourrait se faire jour dans notre esprit, il nous faut méditer la recommandation suivante, énoncée par Kropotkin le 19 avril 1893 à Oxford : « Toute science

---

16 Élisée Reclus écrit d'ailleurs : « [...] il n'en reste pas moins que la terre est ronde et que les cartes logiques doivent l'être aussi. » Élisée Reclus, *Lettre autographe à Charles Perron*, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1902.

17 Cf. Élisée Reclus, « On Spherical Maps and Reliefs », *The Geographical Journal*, vol. 22, n° 3, 1903, p. 290.

18 Par *world-geographer*, Patrick Geddes entend le géographe dont la connaissance du monde concret l'amène à proposer une vision unifiée du monde et de l'homme, une vision *cosmique*. Aux côtés du world-geographer Élisée Reclus, on trouvera, sans surprise, Alexander von Humboldt. Voir Patrick Geddes, « A great geographer : Élisée Reclus, 1830-1905 », *Scottish Geographical Magazine*, Sept.-Oct. 1905, p. 7.

doit être enseignée à la manière de cercles concentriques toujours s'agrandissant. Il doit en être ainsi de la géographie<sup>19</sup> ».

Je ne sais avec exactitude quelle fut, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la géographie enseignée à Knut Hamsun dans sa Norvège natale. Quoi qu'il en soit, nous retrouvons chez lui, alors voyageur-explorateur (qui se figure même savant-géographe et dont le devancier ne serait autre qu'Élisée Reclus<sup>20</sup>) en route pour une Caucasic plus vécue que rêvée, la même idée ou sensation de rotondité.

Dans le train, la soirée a été « douce et noire, lourde et noire », les vitres baissées n'y ont rien changé. À l'aube, du haut de la plateforme du wagon, le grand espace de la steppe ne s'offre à ses yeux qu'avec plus d'évidence et se fait à la fois proche et lointain : « Le matin est clair sur la steppe : l'herbe haute et sèche siffle un peu au vent : *de tous côtés s'étend la plaine immense*<sup>21</sup> ».

Et plus loin encore. Lorsque, par exemple, le regard embrasse l'horizon sans pourtant vouloir le délimiter. Croisant alors la course d'un groupe de cavaliers cosaques, la question qui va de soi, et sa réponse fulgurante : « Où va-t-il ? Peut-être à la *Stanitsa*, ville cosaque, là-bas bien loin dans la plaine, mais

---

19 Traduction libre de : « Each science must be taught in concentric, ever-widening circles. So it must be done with geography. » Petr Kropotkin, « On the Teaching of Geography », *The Geographical Journal*, vol. 2, n° 4, 1893, p. 358.

20 Knut Hamsun [trad. du norvégien par Sigrid R. Peyronnet], *Au pays des contes. Choses rêvées et choses vécues en Caucasic*, Paris, F. Rieder et Cie Editeurs, coll. « Les prosateurs étrangers modernes », 1923, p. 88.

21 Le passage continue ainsi, révélant les qualités de géographe de Knut Hamsun : « Il y a trois espèces de steppes : steppes herbeuses, sablonneuses et salines : ici c'est la plaine d'herbe. Ce n'est qu'au début du printemps que l'herbe sert ici de nourriture au bétail, plus tard, au mois de juillet elle devient sèche, cardée et n'est plus mangeable. Puis, à l'approche de l'automne, comme en ce moment, il arrive qu'il pleuve violemment et, le soleil étant moins ardent, un regain vert, fin et tendre, et une quantité de belles fleurs montent rapidement sous le tapis d'herbe roussie et siffiante. Insectes, bêtes, oiseaux se réveillent et se remettent à vivre : au loin, l'air de la steppe résonne des trilles des oiseaux de passage, et les papillons se remettent à monter, descendre et voltiger dans l'espace. Mais, à moins de bien l'observer, on ne voit rien en cette saison que l'herbe haute et roussie, à des lieues alentour : c'est pourquoi la steppe ne ressemble plus à l'océan mais bien à un jaune désert. » *Ibid.*, p. 45.

nous ne pouvons la voir, parce que le globe terrestre est une boule. Nous passons devant un campement tatar<sup>22</sup>».

À l'égal de la steppe traversée par Hamsun, d'autres lieux peuvent provoquer cette sensation, ce sentiment d'immensité «ronde», de continuité, par-dedans et par-dehors. De la plaine au rivage, donc. En compagnie de Henry David Thoreau, alors arpenteur des grèves du Cap Cod.

Le texte «La plage» commence de la manière la plus concrète qui soit :

Nous atteignîmes enfin les limites de la plaine qui nous avaient semblé s'éloigner sans cesse, et pénétrâmes ce qui de loin paraissait un marais reculé, mais s'avéra n'être que sable sec couvert d'oyats, de raisins d'ours, de lauriers, de chênes buissonnants et prunelliers de mer, s'élevant un peu à mesure que nous approchions le rivage : puis, traversant une ceinture de sable où rien ne poussait – et bien que le mugissement de la mer ne s'entendît pas plus fortement qu'avant – nous croyions devoir marcher encore un demi-mile – nous nous trouvâmes tout à coup au bord d'un promontoire surplombant l'Atlantique<sup>23</sup>.

Soudain, devant l'océan, c'est le regard qui est emporté. Emporté si loin qu'un terrien – un marin ne se commettrait pas de la même manière – observant l'étendue liquide imagine, somme toute, derrière l'horizon presque rond, une terre cachée. Cela vaut aussi pour Thoreau.

Se retournant ensuite sur le lieu du rivage, c'est le promontoire qui n'en paraît que plus présent, tout contre lui. Après les contrées lointaines qu'une carte mettrait facilement à portée de main (même si nous avons remarqué que la carte ne vient pas forcément s'interposer entre le monde et l'arpenteur), il y a, pour Thoreau, le Cap Cod, tout entier devant lui, impossible à saisir autrement qu'en y faisant face. En effet, pas moyen de reculer ou de prendre quelque distance :

---

22 *Ibid.*, p. 43, 45 et 47.

23 Henry David Thoreau [trad. de l'américain par Bernard Rival], «La plage», dans Collectif, *«Cette île est la mienne»*. *Écrivains et poètes de la Nouvelle-Angleterre*, Courbevoie, Théâtre Typographique, 2004, p. 13.

Ça n'était plus la carte [...] : mais là je le découvrais en plein vent, énorme et réel, Cap Cod ! Tel qu'il ne peut être montré sur une carte, mettez-y les couleurs que vous voudrez : la chose elle-même, qui n'a pas son pareil, pas d'image ou de description qui soient plus vraies : qu'on ne peut pas plus et mieux voir<sup>24</sup>.

Si la plaine, la steppe et l'océan offrent une vision ouverte, le seuil que représente un relief quelconque ne vient pas forcément briser l'idée de continuité. Bien au contraire, quelquefois il parvient à la renforcer encore. Plus proche de nous, et tout en se distinguant de ceux qui « ne respirent à leur aise qu'au seuil de l'illimité<sup>25</sup> », Philippe Jaccottet détaille à son tour ce sentiment de continuité désormais bien connu. Le regard bien arrêté, c'est l'esprit qui est *a fortiori* plus ouvert : « [...] quand nous considérons les montagnes, il y a toujours en nous, plus ou moins forte, plus ou moins consciente aussi, l'idée du col, du passage, l'attrait de ce qu'on n'a pas vu...<sup>26</sup> »

### 3

Lorsqu'on se déplace lentement ou lorsqu'on marche, les choses nous paraissent plus rondes. L'horizon comme les reliefs s'arrondissent, la route se découvre de nouveaux virages, le paysage et le passage se mêlent indiciblement. Se saisir des choses, en prendre la mesure, devient en quelque sorte plus aisé. Un lieu après l'autre. Même lorsque le lieu traversé s'apparente à un non-lieu, lieu où apparemment rien ne se passe. Car l'arpenteur justement passe. Tout simplement. En silence. Éveillé à la seule beauté des choses qui toujours l'entourent et l'englobent.

Nicolas Bouvier ne cachera aucunement son attrait pour cette géographie concrète, qu'il était d'ailleurs toujours prompt à reconnaître derrière l'écriture d'autres auteurs capables, comme lui, de la transmettre. N'a-t-il pas pour un temps dirigé, avec son ami Lorenzo Pestelli, la collection « Mesure du monde »

---

24 *Ibid.*, p. 19.

25 Philippe Jaccottet, *La promenade sous les arbres*, Lausanne, Mermod, coll. « Du bouquet », 1961, p. 63.

26 *Ibid.*

des éditions l'Âge d'Homme (Lausanne), avec justement le projet de réunir quelques-uns de ces auteurs-arpen-teurs? L'auteur de *L'usage du monde* avait tout simplement « trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace. Heureusement d'ailleurs, ajoutait-il, que le monde s'étend pour les faibles et les supporte<sup>27</sup> ».

Seulement cette géographie concrète n'est pas à prendre de façon littérale. En effet, il ne faut point céder à la tentation de l'isoler, cela reviendrait à oublier le travail du poète. Un travail le plaçant véritablement au centre d'un mouvement de va-et-vient, ce que Nicolas Bouvier appellera plus précisément un « mouvement pendulaire qui passe du « voir » au « donner à voir », la parole naissant, non de l'exotisme qui n'est que preuve de malentendu, mais d'une *géographie concrète patiemment investie et subie*<sup>28</sup> ».

Plusieurs épisodes viennent éclairer, chacun à leur manière, cette idée. Le premier nous emmène dans cette Écosse que Nicolas Bouvier, projet littéraire en tête, découvre à l'âge de 58 ans. Alors qu'il traverse les Lowlands, il n'hésite pas à confier à son journal la réflexion suivante: « [...] il me faut aujourd'hui dix bons kilomètres de collines désertes pour retrouver une idée qui ait une véritable fraîcheur. Pour nettoyer un brin la marmite noircie de mon esprit. À vingt ans il me suffisait de 10 cm (sur la carte) pour que tout commence à crépiter<sup>29</sup> ». Quelques années auparavant, une randonnée de quatre jours entre Suisse

---

27 Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, p. 51. Le passage dans son intégralité va ainsi: « À mon retour, il s'est trouvé beaucoup de gens qui n'étaient pas partis, pour me dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise. Je les crois volontiers. Ce sont des forts. Pas moi. J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace. Heureusement d'ailleurs que le monde s'étend pour les faibles et les supporte, et quand le monde, comme certains soirs sur la route de Macédoine, c'est la lune à main gauche, les flots argentés de la Morava à main droite, et la perspective d'aller chercher derrière l'horizon un village où vivre les trois prochaines semaines, je suis bien aise de ne pouvoir m'en passer. »

28 Nicolas Bouvier, « Réflexions sur l'espace et l'écriture », dans Nicolas Bouvier, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1054. C'est nous qui soulignons.

29 Nicolas Bouvier, *Écosse 1987*, cahier manuscrit, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1987.

et Italie – une véritable traversée de cols – allait quant à elle le remettre d’aplomb – intellectuellement parlant – pour un bon mois<sup>30</sup>!

Cette tension entre le concret et l’abstrait est, de toute évidence, la marque à un rapport particulier à la géographie. Nous trouvons toutefois cette piste explorée par Kenneth White lui-même – dans un contexte il est vrai légèrement différent –, lorsqu’il fera de la rencontre entre *landscape* et *mindscape* l’expédient à une redéfinition d’une géographie entendue au sens plein du terme<sup>31</sup>.

Ceci dit, passer en compagnie de Nicolas Bouvier le col, le passer *géographiquement*, c’est d’abord laisser derrière soi quelques barrières mentales, vider son esprit et retrouver une intelligence vive et incarnée. Ensuite, c’est devenir plus léger voyageur encore. Enfin, c’est retrouver le message du passage, c’est-à-dire considérer ensemble les choses et les êtres, les penser conjointement comme on pense conjointement la partie et le tout, la pierre et le cairn, ce lieu et le monde.

#### 4

C’est sur les routes, soulagé du poids du quotidien, harassé peut-être par la fatigue, que le passant est véritablement rendu en certains lieux, que sa personne, son « petit moi » subit les attaques les plus foudroyantes, qu’il s’ouvre au dehors, à cet espace non borné qu’il reconnaît sans toutefois s’avancer à le nommer trop vite.

C’est sur les routes que le passant, l’esprit ouvert et le corps de plain-pied, revient le plus naturellement aux choses mêmes et, par là, à la poésie. D’ailleurs, pour Nicolas Bouvier, en matière de poésie, ce sont d’abord les circonstances qui importent :

[...] on n’est pas plus ou moins poète dans la mesure où une inclination vous y pousse, mais on vit dans des circonstances

---

30 Cf. Nicolas Bouvier, *Routes et déroutes*. Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, Genève, Metropolis, 1992, p. 181.

31 Cf. Kenneth White, *Coast to coast*, Glasgow, Open World, Mythic Horse Press, 1996, p. 43.

poétiques, ou alors on ne vit pas. Bien plus que le talent, ce sont ces circonstances qui comptent, le tout étant de s'y placer comme au cœur d'un champ magnétique. Pour moi, voyager, c'est gagner par déracinement, par disponibilité, par exposition le centre de ce champ de force qui d'ailleurs s'étend partout, mais il faut que nous y cherchions, par déplacement géographique ou mental, l'accès qui nous y est particulièrement réservé. Et le voyage y aide<sup>32</sup>.

En effet, le voyage y pourvoit si bien qu'à l'étape, avec la vie sédentaire à portée de main mais l'état nomade inscrit dorénavant dans le sang, il est tout à coup « impossible d'être étranger au monde<sup>33</sup> ». Ce monde englobant qui est la marque, dès lors, d'une poésie vivante entre toutes.

Selon Kenneth White, dont les manières sont pour Nicolas Bouvier celles d'un « rôdeur-sur-le-qui-vive-au-cœur-des-choses<sup>34</sup> », nous sommes là sur le terrain premier de la poésie. Là où « le poème est affaire de *monde* autant que d'émotions et de mots<sup>35</sup> ».

Cette redéfinition radicale de la poésie devant soi, il est temps de revenir à l'endroit du col, là où notre « périple » a commencé, là où il va d'ailleurs prendre fin, pour l'instant.

## 5

Sur le col, *se retourner sur le passage en soi*, c'est naturellement ou presque se retourner sur la silhouette fragile du cairn, passeur anonyme dont la stature change au fil des saisons mais dont l'emplacement, lui, demeure stable.

Pérenne, la figure du cairn l'est grâce au dialogue mesuré entre passant et passeur. Grâce à ces quelques pierres ramassées par terre pour être ensuite enliées, les unes après les autres.

---

32 Nicolas Bouvier, « [Prix Rambert 1968] Réponse de Nicolas Bouvier », *Zofingia*, n° 109, 1968, p. 43-44.

33 Nicolas Bouvier, *L'usage du monde*, p. 196.

34 Nicolas Bouvier, « Lettre à Kenneth White », *La Revue de Belles-Lettres*, n° 3/4, 1987, p. 88.

35 Kenneth White, « Au bout de la route », *Art Press*, n° 27, 1979, p. 10.

Reconnaître un tel mouvement entre passant et passeur, c'est en quelque sorte imaginer que le mouvement se communique, qu'avec sa pierre, chaque passant, à sa manière, se dispose à *passer* lui aussi pour se transformer à son tour en passeur. Partie de la chose elle-même. Il devient un passeur parmi d'autres, comme il était auparavant passant parmi d'autres passants.

Un peu plus proche, dès lors, comme l'était Nicolas Bouvier, du poète de haïku. Ce passant attentif et ce passeur attentionné dont la poésie est érigée en un art de vivre.

Quand, dans ses *Leçons américaines*, Nicolas Bouvier reviendra sur la figure de Bashō, il ne « définira » pas autrement la poésie que comme une vie en accord avec la réalité et le poète comme un *passeur* de satori<sup>36</sup>. Autrement dit, un auteur habité tant par le besoin de partager que de participer, un *auteur*<sup>37</sup> qui, tout en augmentant sa propre sensation de vie, augmentera celle des autres.

Voilà pourquoi le haïku s'inscrit dans les détails d'un quotidien partagé. Voilà pourquoi « le haïku, au fond, c'est le poème du passage<sup>38</sup> ».

Plutôt que de marquer un itinéraire, plutôt que de le fixer, tant le poème que le cairn viennent au contraire requalifier l'idée d'errance, qui n'est autre, au fond, que d'aller et de venir, de « ne point demeurer en un même lieu<sup>39</sup> ». *Une itinérance* qui, sans forcément nous dérouter, nous rapprochera un peu plus du monde tel qu'il est.

## ÉPILOGUE

Si Élisée Reclus n'aimait pas les atlas aux multiples échelles, Nicolas Bouvier semble bien, entre huit et douze ans, avoir

---

36 Nicolas Bouvier, *Leçons américaines*, divers manuscrits et tapuscrits, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1989.

37 Kenneth White, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982, p. 132.

38 Kenneth White, « Maurice Coyaud, *Fourmis sans ombre* (note de lecture) », *Le Nouveau Commerce de la lecture*, n° 19, 1978, p. 7.

39 Paul Zumthor, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993. Sur l'étymologie du verbe « errer », voir en particulier la page 206.



passé l'écueil d'une vision distanciée du monde. Gageons que la carte, aussi « carrée » soit-elle, décille les yeux des enfants comme des adultes. Une fois sur la route viendra le temps où le voyage commencera vraiment, où notre disponibilité et notre ouverture au monde seront les seuls guides. Dès lors, un peu plus passant, un peu plus passeur :

Il y a cette magie des noms de lieu qui agit comme l'éther sur la cervelle des gosses (j'en étais) vautrés sur les atlas les longs dimanches de pluie. On lit : Tucuman, Surabaya, Florès. On se dit « un jour j'irai là-bas[»]. On dessine avec l'ongle du pouce le cours du Yukon sur le beurre de sa tartine. Souvent cette toponymie prestigieuse est mensongère et vous conduit dans un de ces « culs du monde » qui n'offrent que tôle ondulée, chiens efflanqués, putes édentées et modiques arnaques à la mesure du lieu. Il suffit alors d'avaler plusieurs fois sa salive, sa déception... et de poursuivre, parce que souvent aussi, à moins d'une heure de carriole ou à bon pas une bourgade qui a négligé de mettre son nom sur la carte – ou alors un nom que l'œil saute – vous attendait, vous, précisément vous : Belle au bois dormant, et c'est le paradis, fardé de fine poussière et de fraîcheur. Et c'est une mosquée vert pistache plus légère que son ombre, des gamins tondu, stridents qui fouettent leur toupie, des perdrix dans des cages d'osier frais coupés, une petite place et le tremblement éperdu des peupliers blancs d'Asie, et personne, bien sûr, ne vous aura dit « tout est là ».

En route, le mieux c'est de se perdre. Lorsqu'on s'égare, les projets font place aux surprises et c'est alors, mais alors seulement que le voyage commence<sup>40</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

BOUVIER, Nicolas, *L'usage du monde*, Genève, Droz, 1963.

\_\_\_\_\_, *Fiches Japon*, fiches A6 manuscrites, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1956.

\_\_\_\_\_, « L'Hindou-Kouch, carrefour du monde », *Preuves*, 1<sup>er</sup> déc. 1964, p. 1-3.

---

40 Nicolas Bouvier, « Atlas : Frontière », *Quarto*, n° 9/10, 1998, p. 87.

\_\_\_\_\_, « [Prix Rambert 1968] Réponse de Nicolas Bouvier », *Zofingia* (Berne), n° 109, 1968, p. 43-50.

\_\_\_\_\_, *Le poisson-scorpion*, Vevey, Bertil Galland, 1981.

\_\_\_\_\_, « Lettre à Kenneth White », *La Revue de Belles-Lettres*, n° 3/4, 1987, p. 85-89.

\_\_\_\_\_, *Kenneth White*, tapuscrit pour « Correspondances d'écrivains : Kenneth White et Nicolas Bouvier », Radio Suisse Romande, Espace 2, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1987.

\_\_\_\_\_, *Écosse 1987*, cahier manuscrit, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1987.

\_\_\_\_\_, *Leçons américaines 1989*, divers manuscrits et tapuscrits, Fonds N. Bouvier, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1989.

\_\_\_\_\_, *Routes et déroutés*. Entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, Genève, Métropolis, 1992.

\_\_\_\_\_, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Paris, Payot, Petite Bibliothèque Payot, coll. « Voyageurs », 1993.

\_\_\_\_\_, « Comme un brigand qui vous ravit », *L'Hebdo*, n° 52, 1997, p. 45.

\_\_\_\_\_, « Atlas: Frontière », *Quarto*, n° 9/10, 1998, p. 84-87.

\_\_\_\_\_, « Le silence des cols », dans BOUVIER Nicolas, *Histoires d'une image*, Genève, Zoé, 2001, p. 60-63.

\_\_\_\_\_, « Réflexions sur l'espace et l'écriture », dans BOUVIER Nicolas, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2004, p. 1053-1062.

\_\_\_\_\_, *Charles-Albert Cingria en roue libre*, Genève, Zoé, coll. « Écrivains », 2005.

FUSTIER, Pierre, *La Route : voies antiques, chemins anciens, chaussées modernes*, Paris, Éditions A. et J. Picard & Cie, 1968.

GEDDES, Patrick, « A great geographer : Élisée Reclus, 1830-1905 », *Scottish Geographical Magazine*, Sept.-Oct. 1905, p. 1-14.

HAMSUN, Knut [trad. du norvégien par Sigrid R. Peyronnet], *Au pays des contes. Choses rêvées et choses vécues en Caucase*, Paris, F. Rieder et Cie Éditeurs, coll. « Les prosateurs étrangers modernes », 1923.

JACCOTTET, Philippe, *La promenade sous les arbres*, Lausanne, Mermod, coll. « Du bouquet », 1961.

KROPOTKIN, Petr, « On the Teaching of Physiography », *The Geographical Journal*, vol. 2, n° 4, 1893, p. 350-359.

NIETZCHE, Friedrich [trad. de l'allemand par Henry Albert], *Le gai savoir*, Paris, Mercure de France, 1917.

PELLETIER, Philippe, « La grande séparation à résorber : L'Orient et l'Occident vus par Élisée Reclus », dans COLLECTIF, *Actes du colloque Élisée Reclus et nos géographes : textes et prétextes*, Université de Lyon, CD-ROM, 2006, n.p.

PERRON, Charles, *Une étude cartographique. Les mappemondes*, Paris, Éditions de la Revue des idées, 1907.

RECLUS, Élisée, « East and West », *The Contemporary Review*, Oct. 1894, p. 475-487.

\_\_\_\_\_, *Lettre autographe à Charles Perron*, Département des manuscrits, Bibliothèque de Genève (BGE), 1902.

\_\_\_\_\_, « On Spherical Maps and Reliefs », *The Geographical Journal*, vol. 22, n° 3, 1903, p. 290-293.

THOREAU, Henry David [trad. de l'américain par Bernard Rival], « La plage », dans COLLECTIF, *"Cette île est la mienne". Écrivains et poètes de Nouvelle-Angleterre*, Courbevoie, Théâtre Typographique, 2004, p. 13-30.

WHITE, Kenneth, « Maurice Coyaud, *Fourmis sans ombre* (note de lecture) », *Le Nouveau Commerce de la lecture*, n° 19, 1978, p. 5-7.

\_\_\_\_\_, « Au bout de la route », *Art Press*, n° 27, 1979, p. 10.

\_\_\_\_\_, *La figure du dehors*, Paris, Grasset, 1982.

\_\_\_\_\_, *Coast to coast*, Glasgow, Open World, Mythic Horse Press, 1996.

ZUMTHOR, Paul, *La mesure du monde*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1993.